

à l'endroit où le sang avait coulé, ramenant avec eux le cheval qui avait transporté le cadavre de leur camarade.

En approchant du lieu du combat, l'intelligent animal poussa un hennissement prolongé ; le chef de l'escorte fit arrêter ses hommes et, commanda à mi-voix : " Allumez ".

Chacun tira aussitôt de sa poche une petite lanterne cylindrique, tournant sur elle-même et pouvant faire la lumière ou l'obscurité à volonté, selon que la glace, qui descend perpendiculairement du haut en bas, se trouvait cachée ou découverte.

— Cherchez bien, poursuivit le chef de l'escouade, il ne nous est revenu qu'un cheval sur trois qui étaient partis.

Bientôt, en effet, les deux chevaux manquant apparurent à la petite troupe. Les deux balles que Gaston avaient cru perdues avaient frappé les deux coursiers ; les cadavres de ceux qui les montaient étaient encore liés à la selle.

— Il doit y avoir des francs-tireurs dans ce village, grommela l'officier ; demain nous réglerons cette affaire pour le mieux. Hermann et vous autres, attachez ces deux morts à l'un de nos chevaux vivants, et regagnons promptement le château.

— Tiens, voilà un troisième cadavre ! s'écria le soldat.

Aussitôt, toutes les lanternes se tournèrent vers le point désigné ; un homme en effet, était étendu, inanimé, sur le sol : c'était Gaston ; il tenait encore à la main son revolver.

— Klotz, commanda le chef de l'escorte à celui qui venait de pousser l'exclamation, assure-toi que ce gaillard-là est mort ; c'est lui, sans doute, qui a tué nos compagnons d'armes.

L'Allemand mit un genou en terre et appliqua son oreille sur la poitrine du héros. Une minute après, il releva la tête.

— Je crois, dit-il, qu'il respire encore ; si je l'achevais d'un coup de sabre ?

— Garde-t'en bien, brute, reprit aussitôt l'officier ; un homme qui se bat contre trois est un brave et mérite des égards, cet homme fût-il un ennemi. Que l'un d'entre vous lui fasse boire une gorgée d'eau-de-vie, il va reprendre ses sens.

Un autre soldat s'empressa d'obéir ; le liquide fut versé dans la bouche entr'ouverte du moribond ; bientôt celui-ci fit un mouvement et poussa un soupir.

Pendant ce temps, Klotz avait ouvert le pardessus du blessé. Apercevant un élégant portefeuille en cuir de Russie, dépassant l'ouverture de la poche, il s'en empara.

L'officier qui avait vu ce mouvement, arracha le portefeuille des mains de son subordonné : " Après moi, " dit-il, et, l'ouvrant, il tira de l'une des cases une carte de visite sur laquelle il lut, en approchant des lanternes : " Gaston de Vaunaye. "

— Tiens, s'écria-t-il, c'est notre hôte ; voilà, en vérité, une singulière rencontre. Messieurs, ajouta l'officier d'un ton d'autorité qui ne souffrait pas de réplique, je vous recommande tout particulièrement ce blessé ; c'est le maître du château où nous sommes arrivés ce soir, et vous m'en répondez sur votre tête. Seulement il faut agir vite, avant qu'il n'ait complètement repris le sentiment de l'existence ; Klotz et Tendhall, vous allez remonter sur vos chevaux, porter ce blessé avec tout le soin possible, jusqu'à Bray, où se trouve notre ambulance ; vous le remettrez au chef de corps avec une lettre que je vais vous confier ; votre mission terminée, vous reviendrez à franc-étrier, jusqu'au château où nous faisons étape en ce moment.

Tout en parlant, l'officier avait écrit, au crayon, quelques mots en langue allemande, sur la carte trouvée dans le portefeuille de Gaston ; puis, après avoir mis celle-ci sous pli cacheté, il l'avait donné à Klotz.

Les huit hommes aidèrent à soulever le blessé ; il respirait, mais n'avait pas encore repris connaissance. Klotz et Tendhall enfourchèrent alors leurs montures ; plusieurs couvertures épaisses, étendues d'un cheval sur l'autre, formèrent, tant bien que mal, une sorte de matelas. On y déposa M. de Vaunaye ; les deux Allemands, se tenant derrière, maintenaient l'équilibre ; le sac de voyage servait d'oreiller.

— Partez, ordonna l'officier, et allez au pas.

Les deux hommes s'éloignèrent dans la direction de Bray et les six autres revinrent au château.

Il était minuit quand Gaston et ses conducteurs arrivèrent à Bray.

Ayant répondu en tudesque au *Ver da !* des sentinelles, le groupe entra dans la ville et alla droit à l'ambulance.

Klotz, sans mot dire, et toujours à cheval, remit à l'officier de service le pli cacheté qui lui avait été confié. Celui-ci, après l'avoir lu, se tourna vers les arrivants :

— C'est bien, dit-il ; descendez cet homme.

Les deux cavaliers mirent pied à terre et déposèrent le blessé sur un lit.

Un cri de douleur, le premier qu'il eût poussé pendant le trajet, sortit de sa poitrine : " Où suis-je ? " murmura-t-il d'une voix

faible ; puis, retombant dans son évanouissement, il ne donna plus signe de vie.

Après quelques instants d'entretien, l'officier de service remit un autre pli cacheté aux conducteurs, à l'adresse du major qui lui avait envoyé M. de Vaunaye, et ceux-ci partirent à franc-étrier, dans la direction de Méricourt.

Lorsqu'ils furent en pleine campagne, Klotz mit son cheval au pas, son compagnon l'imita.

— Voilà une nuit dont je garderai le souvenir, ami Tendhall, dit Klotz en bâillant à se décrocher la mâchoire.

— Depuis notre départ de Metz, elles se ressemblent toutes, répondit l'Allemand : beaucoup de fatigues, peu de sommeil et des marches forcées ; le sort des galériens me paraît enviable.

— Et la gloire, qu'en fais-tu ?

— Je trouve que nous en avons assez ; ces Welches sont battus à plate couture ; que nous faut-il de plus ?

— Paris !

— Ta peau comme la mienne aura le temps d'être tannée avant que Paris ne soit pris ; nous pourrons l'affamer, lui faire signer une reddition ; mais le prendre, jamais !

— Bismarck l'a promis.

— S'il vous promettait la lune ?

— Il est entêté.

— Nous en savons quelque chose ; seulement l'entêtement ne prouve rien. Ainsi, nous voilà dans le nord, et cela ne va pas aussi vite qu'on nous l'avait annoncé. Nos chefs nous avaient dit que les populations nous ouvriraient toutes grandes les portes de leurs villes, et c'est à coups de fusils qu'on nous reçoit ; on nous avait assuré que l'armée de Bazaine était la dernière et devant nous se dressait celle de Faiderbe, sans compter celle de Chanzy, que les Bavares ont déjà rencontrée sur la Loire ; nous n'avons pas fini, ami Tendhall, reverrons-nous jamais le Waterland !...

— Bah ! causons d'autre chose.

— Tiens, vois ce qui nous arrive ce soir même : Nous pénétrons à la nuit tombante au château de Méricourt, avec l'espoir de nous reposer un peu à l'abri, avec la perspective d'un lendemain tranquille ; à peine sommes-nous installés que deux des nôtres, envoyés en éclaireurs, reviennent tués sur les chevaux. L'alarme est donnée, tout le monde est debout, prêt à partir ; nous sommes les premiers désignés pour la reconnaissance. Tu sais le reste ? Un seul Français en a jeté à bas trois de la compagnie et c'est précisément le maître du château où nous avons pris séjour. Au lieu de le laisser mourir sur place, on nous donne la corvée d'en prendre un soin tout particulier et de le conduire à Bray, avec une litanie de recommandations pour sa précieuse personne. Quelle sottise ! De tout cela, mon vieux, qu'est-ce que nous en retirons, nous ?

— Quant à moi, j'en retire son sac de voyage. Pas si sot, tu penses, de l'avoir laissé entre les mains des infirmiers.

— Et s'il le réclame ?

— Il sera mort auparavant. D'ailleurs, il ne saura ce qu'il est devenu ; et puis, un sac de voyage, quelle valeur y attacher ?

— Le sien contient peut-être des objets précieux ?

— Absolument rien, maître Klotz : des mouchoirs de toile fine, des broches, quelques volumes et c'est tout ; mais en guerre, toute prise est bonne, et ce sac de voyage me servira pour y placer le butin futur.

Pendant plus d'une heure, les deux soldats marchèrent au trot de leurs montures, tout en devisant de choses et autres. Trois heures du matin sonnaient quand ils arrivèrent à la porte extérieure du château de Méricourt. Introduits aussitôt près de leur chef, ils lui rendirent compte de leur mission. Une heure plus tard, le régiment, moins quelques hommes chargés de garder la propriété, se mettait en route sur Cerisy.

VI

Plusieurs faits importants de la guerre de 1870-1871 ont eu pour théâtre la contrée dont nous parlons.

La capitulation de Metz, ourdie, on sait comment, par Bazaine, eut pour résultat immédiat de permettre à l'armée de Manteuffel, qui entourait notre première place forte de l'Est, de se porter en avant en se dirigeant sur le nord de la France. L'ennemi s'était vanté d'une marche presque triomphale, mais il lui fallut en rabattre en plus d'une circonstance, nos jeunes troupes lui disputant pied à pied le terrain. Là, où dix mille hommes se croyaient assez forts pour vaincre, par le seul effet de leur présence, il fallut demander de nombreux renforts aux corps de réserve ; là, où l'on avait espéré une soumission complète, on ne se maintint qu'après des flots de sang versé. " La bête n'était pas encore morte ", ainsi que l'avait prétendu un homme d'Etat allemand. Elle donnait, au contraire, des preuves de longue vie, et signifiait clairement qu'il fallait toujours compter avec elle. Les combats de Mézières, de Gentelles et de Boves le prouveraient au besoin. Si l'armée prus-